



## Écrire au journal

L'Écho de l'Oranie

11 av. G. Clemenceau - 06000 Nice

ou [echo.oranie@gmail.com](mailto:echo.oranie@gmail.com)

(mail réservé à cette rubrique)

**A**voir lu le ressenti de Lionel, son vécu, son histoire, m'a rappelé mon enfance aux Mureaux, dans les Yvelines...

C'est curieux comme moi aussi j'ai toujours eu ce sentiment bizarre de ne pas être à la bonne place, comme si je n'étais pas de là.

À l'école, en primaire, la maîtresse me demandait toujours si j'étais d'origine espagnole, et à chaque fois je me disais : « mais pourquoi me demande-t-on ça ? Pourquoi seulement à moi ? » je ne savais pas du tout, à l'époque, que j'avais un nom ibérique.

Et quand je disais aux autres que, la veille, j'avais mangé le couscous ou la paëlla, je ne comprenais pas pourquoi tout le monde me regardait avec de grands yeux en disant : « waou, quelle chance !!! ». Pour moi, c'était tout ce qu'il y avait de plus banal. Mon curieux sentiment de ne pas être comme tous mes camarades se renforçait.

D'ailleurs cette impression ne m'a pas quittée, je l'ai toujours. Quand je vois des *patos*, je ne me sens pas du tout comme eux et pourtant je me sens Française... A vrai dire, je me sens - comment dire ? - « paradoxale » !

J'ai le sentiment d'être toujours en contradiction. En fait, ce n'est pas facile d'être « seulement » enfants de Pieds-Noirs. Nous aussi, comme nos parents, n'avons pas de racines et c'est un vide terrible. Partout où je vivrai en France, ce sera chez moi et ça ne le sera jamais vraiment... toujours cette

contradiction...

Mais comment se sentir Française comme les autres quand on vous demande de prouver votre nationalité ? Le jour où j'ai demandé ma carte d'identité pour la première fois, j'ai pris une claque ! Je crois que je l'aurais tuée, cette cruche de la mairie !

C'est ce jour-là que j'ai réellement compris qui nous étions et, pour qui on nous prenait surtout... J'avais 18 ans.

Avant, quand j'entendais les gens parler de leur future retraite et déclarer : « plus tard, on retournera chez nous - en Bretagne ou en Normandie - ! » je me disais : « et moi, où irais-je ? Nulle part !... » Toujours ce nulle part qui persiste et toujours ce sentiment d'être différente... Voilà où j'en suis.

Ma mère affirmait souvent : « vous n'êtes peut-être pas Pieds-Noirs les enfants, mais vous n'êtes pas non plus des Français comme les autres ». Pas facile... J'aurais toujours ce manque de racines, toujours cette impression d'être à part. Voilà mon ressenti.

Mais peut-être que ce sentiment existe quand vous savez que vos parents ont failli mourir, ou vos grands-parents, qu'ils ont connu la terreur, l'angoisse, la peur, des disparitions de proches, ce que les autres jeunes de votre âge n'ont jamais soupçonné car leurs parents, en métropole, n'ont pas vécu la même jeunesse. Nos parents à nous ne sont pas toujours gais, ils nous ont élevés avec cette rancœur, cette tristesse qui fait partie de notre histoire...

Comme à chaque fois, que j'y pense, tout cela me remue...

**C**e que je n'ai pas fait et que je ne ferai jamais...

Je ne verrai pas la clinique où je suis née sur le Boulevard Front de mer, elle a sauté pendant les événements, c'était, paraît-il, un siège et une « planque » du FLN.

Je ne ferai jamais les vitrines des boutiques de la rue d'Arzew, ni ne flânerai aux *Galleries de France*, ni ne traverserai les arcades avec mes copines un samedi après-midi.

Je n'ai jamais pu faire coucou à ma tante en passant devant l'épicerie Gomez où elle travaillait.

Je n'ai jamais acheté du tissu chez Darmon ou à *Saint-Augustin* pour avoir une jolie robe pour danser au bal d'Aïn-el-Turck et je ne verrai jamais *l'atelier Christiane* ou celui de chez *Hélène couture* où ma mère exerçait son métier de couturière.

Je ne m'installerai jamais, avec mon amie Hélène, à la terrasse du *Clichy*, du *Café Riche* ou chez *Martinez* pour « tchatcher » et boire un rafraîchissement.

Je n'irai pas voir au *Colysée* les avant-premières des derniers films américains, ni ne regarderai le ciné-club à l'*Empire*.

Je ne pourrai jamais caresser, en passant, la crinière des lions de la mairie, que mon père avec ses copains avaient chevauchés un soir de fête.

Je ne pique-niquerai jamais dans la forêt de Canastel, ni dans celle de Misserghin, ni ne me baignerai à Trouville ou Arzew avec tous les enfants de la famille.

Je n'ai pas pu faire faire à ma fille un tour de petit âne au *Petit Vichy*, ni un tour de manège au jardin de *La roseraie*.

**Carole**

Je ne remarquerai pas dans la rue du Fondouk et Cavaignac où ma grand-mère me fit photographier à 1 an et où Maurice n'a pas photographié ma fille. Je ne tremperai jamais mes doigts dans l'eau bénite de l'église Saint-Esprit où je fus baptisée.

Je n'irai jamais me recueillir sur la tombe de mon grand-père mort à 40 ans et je ne me perdrai pas dans les allées du cimetière de Tamashouet.

Je ne connaîtrai pas les habitants de l'immeuble rue de la Remonte - où ma grand-mère officiait comme gardienne - aux noms si souvent entendus et aux visages inconnus. Je ne me précipiterai jamais dans la rue pour aller acheter des *torraïcos* ou de la *calentica* pour ma mère.

Je n'ai pas fait mes études au Lycée Stéphane Gsell et je n'ai pas « fait le boulevard » rue d'Arzew ou boulevard Front de mer pour rire avec mes copines et faire marroner les garçons endimanchés.

Je n'ai pas fait et je ne ferai jamais tout cela. Car je suis née à « Chimère ville », Oran, une ville que je n'ai pas eu le temps de connaître.

Le lieu où je suis née n'existe plus et n'a existé dans ma vie qu'à travers des mots et des souvenirs de ma grand-mère, ma mère et ma tante.

Je veux garder de ma ville natale cette représentation, certes simplifiée car elle incarnait beaucoup plus et, notamment, le symbole d'une communauté et d'une existence que je n'ai jamais vécue ni ne vivrai jamais ici.

Et puis, vous savez, mais chut c'est un secret, sur ma table de nuit dans un joli flacon octogonal en verre, je garde la terre rouge où je suis née, celle de ma ville, Oran, là où vous, tous les veinards, vous avez fait ce que je ne ferai jamais. Voilà ma ville rêvée.

Catherine

J'ai 18 ans, petit-fils de Pieds-Noirs, ma mère m'a raconté l'Algérie et ses souvenirs d'enfant surtout après 62.

Mon père aussi est Pied-Noir, il est parti d'Algérie en 62, il avait 11 ans (ma mère juste 6 ans) ; lui n'y est jamais retourné. J'ai eu des témoignages d'autre Pieds-Noirs qui sont retournés ou ont vécu là-bas après la guerre, leurs témoignages et les photos parlent d'une Algérie détruite, et je suis scandalisé par la vue des cimetières profanés et de ces quartiers abandonnés.

Mais sachez que je suis dans mon cœur un Pied-Noir, fier de mes ancêtres et de mon peuple, je le dis souvent à mes amis, les Pieds-Noirs étaient des pionniers, qui ont creusé la terre avec leurs bras, leur sueur, leurs souffrances et leur sang. L'Algérie est née grâce à eux !

Je n'aurai jamais honte de ces aînés si courageux qui ont dû refaire leur vie ailleurs... et si décriés ! Je fais passer le message aux autres jeunes pour que la vérité soit sue, et même aux jeunes Algériens de mon âge afin qu'ils réalisent pourquoi, encore aujourd'hui nous souffrons, nous enfants.

Sylver

pour Reportages 34 Charly Cassan



## Le marchand de « bellotas »

René Aniorté

Jamaïma souffrait de ptosis : il n'était pas facile d'apercevoir ses yeux en raison de ses paupières tombantes. Il arrivait le dimanche matin de Bou-Sfer avec son âne chargé de sacs de glands de chêne, ramassés dans la forêt de M'Sila. Nous, nous appelions les glands, des « bellotas », le terme en espagnol. Nous ne connaissions pas, à l'époque, son équivalent en français. Les porcs en raffolaient, et nous, nous raffolions de porcs grassouillets et goûteux. Les glands donnaient à leur chair cette saveur inimitable que l'on ne retrouve nulle part ailleurs qu'en Arménie et en Espagne (les fameux *patas negras*). Les porcs y sont, en effet, élevés en troupeau, et en liberté, comme nos chèvres ou nos vaches ardéchoises ou dauphinoises.

Par principe, Grand-père entamait les négociations, plutôt le marchandage, pour arrêter le prix du produit. Papa et ses frères, Tonton Jaime - tout ce petit monde uni comme des larrons en foire - participaient, tout en plaisantant. C'était un spectacle improvisé qui valait tous les théâtres de rue. Nous, les enfants, observions, cherchant désespérément à découvrir les yeux de Jamaïma. Comment pouvait-il voir, lui dont le handicap l'obligeait à renverser la tête en arrière pour nous regarder ? Mystère ! Jamaïma acceptait de jouer le jeu et, malin, il devenait tour à tour malheureux, larmoyant, pitoyable. Il plaquait sa cause, la pénibilité de son travail, l'éloignement, le déplacement, etc. C'était du Molière africain ! Finalement, tout cela se terminait devant une anisette et par le règlement de la marchandise au prix qu'il avait annoncé dès le départ. Avec son âne, il repartait alors vers Bou-Sfer, heureux d'avoir fait une bonne affaire, et nous, d'avoir vécu un grand moment de distraction dominicale. La télévision n'existait pas encore, il faut le savoir !

Êtes-vous curieux de vos origines ?  
Connaissez-vous vos ancêtres ?

Qui étaient-ils ?  
Qu'ont-ils fait là-bas ?

### GÉNÉALOGIE SERVICE

Association régie par la loi de 1901  
Membre de la Fédération Française de Généalogie

Votre contact :

**Jean-Jacques BRICCO**  
de Sidi-Bel-Abbès

Le Clos Provençal  
1900 rue Gaston Bachelard  
34070 MONTPELLIER

Tél : 04 67 69 90 24

genealogieservice.bricco@orange.fr